La Blanchisseuse De Mousseaux.

Pièce grivoise.

1791.

LA BLANCHISSEUSE DE MOUSSEAUX, OU LES AMOURS DE M. COCO,

PIECE GRIVOISE, EN UN ACTE,

MÊLÉE DE CHANTS;

DÉDIÉE à MM. Bengala, Jordan-coupe-tête, Saint-Huruges, Gorſas, Deſmoulins, Marat, Audoin, Garat, Martel, Prud'homme, Carra, Perlet, Rœderer, Sillery, d'Autun, Syeys, d'Ormeſſon, Laclos, Menou, d'Aiguillon, Dubois de Crancé & Barnave, *tous ci-devant compagnons & amis de ci-devant très-haut, très-puiſſant, très-excellent, très-illuſtre prince S. A. S. Monſeigneur le duc d'Orléans, actuellement* Philippe-Capet, *gentilhomme malgré lui.*

A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

1791.



DÉDICACE.

MESSIEURS,

QUOIQUE MM. Lameth & Noailles aient dit & prouvé qu'un bienfait perd tout ſon prix quand il eſt payé de reconnoiſſance, moi, que la philoſophie n'a pas encore élévé au ſublime degré d'apathie, qui met les vertus dans la claſſe des préjugés ; j'ai cru devoir vous témoigner ma gratitude de toutes les obligations que feu mon mari vous a eues par la dédicace de cette petite bagatelle, & qui n'aura d'autre intérêt à vos yeux que par celui que vous avez daigné prendre à ſon ſort & à celui de ſa famille, qu'un de ces anciens amis a bien voulu mettre en action ; je n'oublierai jamais, MM., combien il vous eſt redevable de ſa renommée ; lui, dont les talens ſeroient reſtés enfouis dans l'oubli le plus profond : ſi vous ne lui aviez procuré l'occaſion de les exercer, j'ai la préſomption de penſer que vous en avez été ſatisfait, quoique la calomnie ait publié qu'il ne s'étoit ſervi dans ſes procédés que de ſavon noir, & que ſa beſogne avoit conſervé une teinte éthiopiene, laiſſons ſiffler les ſerpents de l'envie, ce n'eſt pas aux arcs-boutants de notre ſainte révolution, à ſes apôtres les plus zélés,

à ſes défenſeurs les plus intrépides à les écouter ; on ne ſait ce que l'on doit le plus admirer en vous des vertus guerrieres, du patriotiſme, du mérite littéraire ou de l'eſprit de négociation : vous poſſedez, vous réuniſſez au plus éminent période individuellement toutes ces rares & précieuſes qualités : pardonnez-moi un moment de vanité, ſi feu M. Brachoud a brillé de votre gloire, ne tirâtes vous pas quelque luſtre de la ſienne ; l'impérieuſe néceſſité me force à invoquer en ma faveur votre appui, en rappellant à votre ſouvenir ſes œuvres épuratoires, quoique ces mémoires lui aient été graſſement payés ; le fruit de ſes travaux s'eſt éclipſé, il avoit placé preſque toute ſa fortune chez un de vos plus chers amis qui avoit bien voulu deſcendre juſques à être le ſien ; le croirez-vous, Meſſieurs, ce brave citoyen, ce noble champion de notre liberté naiſſante, ce frere d'armes, cet accuſé vient de faire banqueroute, & ce qui me navre de douleur plus encore que la perte de mon bien, c'eſt qu'on aſſure qu'il l'a fait frauduleuſe ; on dit hautement qu'il a placé le fonds de 800000 liv. de rente en Angleterre, où il a envoyé ſa fille avec ſa gouvernante. MM. Pethion, Voidel & Milanez, ancien député de Lyon, qu'il doit aller rejoin-

tre incessamment, qu'il a vendu secret-tement à MM. Delaborde & Walquiere, sa galerie des tableaux, gravures, bronzes, & à qui doivent être recélés par le premier de ces deux acquéreurs dans un bâtiment qu'il fait construire à la hâte rue de Provence dans son jardin; que Madame de Montesson prête son nom à des poursuites fictives, & a fait mettre tous ses biens en saisie pour se rendre maître des opérations : ce généreux patriote est trop loyal, pour que je puisse ajouter foi à de semblables impostures : Vous, Messieurs, qui êtes tous ses affidés, ses compagnons, veuillez-vous intéresser pour moi auprès de lui, & l'engager à ne pas me mettre dans son bilan : représentez-lui les importans services que mon mari lui a rendu, sans se trop soucier de l'opinion publique dont il étoit peu curieux, ainsi que le défunt ; sauvez du naufrage une fortune acquise à travers tant de périls, & si légitimement, & n'abandonnez pas une malheureuse veuve : vous trouverez sans doute étrange que la dédicace d'un Ouvrage contienne une supplique, c'est une maniere adroite qu'a cru devoir employer l'ami serviable dont j'emprunte la plume.

Je suis avec les sentimens de la plus plus parfaite égalité, une citoyenne libre, & heureuse.

A. Carcan, veuve BRACHOUD.

PERSONNAGES.

La veuve BRACHOUD, blanchiſſeuſe.

JAVOTTE BRACHOUD, ſa fille.

M. LEBLANC, charbonnier, amant de Javotte.

M. COCO, marchand de tiſane, amoureux de Javotte.

M. CÉDULE, Notaire.

Un Commiſſionnaire.

(*La ſcene ſe paſſe à Mouſſeaux, dans la chambre de la mere Brachoud*).

LA BLANCHISSEUSE DE MOUSSEAUX, OU LES AMOURS DE M. COCO.

(*Le théâtre doit représenter une chambre dans laquelle on voit des linges étendus, une table à repasser, un battoir, & tout ce qui a rapport à l'état de blanchisseuse, comme de la soude, du savon, du bleu, des cendres*).

SCENE PREMIERE.

Madame BRACHOUD, veuve.

Air : *De ce linge que je repasse.*

D'UNE fille vive & gentille
La garde est un fardeau pesant ;
Toujours folâtre, elle sautille ;
C'est, ma foi, bien embarrassant.
Un feu caché s'entretient, couve & s'allume ;
Il dévore son pauvre cœur ;
Mû dans tous sens, il est, d'honneur,
Comme entre un maillet & l'enclume.

Voyez si cette petite sotte reviendra ! Voilà

plus de trois heures qu'elle eſt ſortie ; elle ne devoit cependant aller que dans trois endroits. Récapitulons. Je ne me trompe pas : M. Parvenu, l'adminiſtrateur ; Mademoiſelle Pirouette, la danſeuſe, & M. Pituite, invalide : je ſuis bien sûre que ce n'eſt pas ce dernier qui la retarde. On ſonne. C'eſt elle certainement.

SCENE II.

Mad. BRACHOUD.

Eh ! c'eſt M. Coco !

COCO.

Oui, commere, moi-même. Et votre ſanté ?

Mad. BRACHOUD.

Pas mal, Dieu merci. Et vous ? Mais pourquoi ſi retapé ? Vous v'là mis comme un jour de dimanche, ou comme quand vous allez à vot' diſtrict.

COCO.

Nous avons nos raiſons pour ça. Et puis quand on fait une viſite de cérémonie.

Mad. BRACHOUD.

Tiens, cet autre, de cérémonie, à moi ! Mais qu'eſt-ce qui vous pend donc à la boutonniere ? Eſt-ce encore quelque diſtinction cinique ?

COCO.

Dites civique, commere. Vous ne voyez

donc pas que c'eſt parce que je n'y vois pas que vous voyez ça : c'eſt une loupe.

Mad. BRACHOUD.

Auriez-vous, par haſard, les vues baſſes ? ça vous eſt donc venu bien vîte ?

COCO.

Je l'ai toujours eu comme ça, commere ; mais revenons au ſujet de ma viſite. Ma parure eſt d'obligation, oui, d'obligation. J'eſpere que quand on vient demander un quelqu'un en mariage, il ne faut pas être mis comme un va-nu-pied.

Mad. BRACHOUD.

Pas poſſible, compere. Vous voudriez, de bonne foi, à votre âge, après tant d'années de viduités, former un nouveau lien. Allons ; la tête vous tourne.

COCO.

Non, ſur ma foi.

Mad. BRACHOUD.

Quelle lubie !

Air : *Philis demande ſon portrait.*

Eh quoi, compere, y penſez-vous ?
Après ſi long veuvage,
C'eſt fou de ſonger, entre nous,
A nouveau mariage.

COCO.

Je ſais un tendron feſtoyer,
Et je puis vous promettre
Que je ſaurai bien m'en tirer.

Mad. BRACHOUD.

Oui, mais il faut s'y mettre.

C'eſt une rude beſogne que celle d'amour pour un ſexagénaire. Au ſurplus, que puis-je à tout cela ? & quel eſt le but de votre démarche ? Auriez-vous jetté, par haſard, les yeux ſur Javotte ?

COCO.

Juſtement, commere.

Mad. BRACHOUD.

Et vous croyez que vous lui plairez ?

COCO.

Bah ! c'eſt un enfant dont le cœur eſt encore neuf.

Mad. BRACHOUD.

Qu'appellez-vous, un enfant ! elle eſt bien grande-fille.

COCO.

Mais je ferai ſi complaiſant, ſi complaiſant, ſi careſſant, ſi..... que je ſuis bien perſuadé qu'elle ne me refuſera pas.

Mad. BRACHOUD.

Peſte, vous êtes bien prévenu, & ſi je vous

disois que ce cœur si neuf est déjà pris, & qu'un certain M. Leblanc, de par le monde, qui y voit clair, & plus jeune que vous, est peut-être votre rival heureux.

COCO.

Et quel est ce mortel fortuné ?

Mad. BRACHOUD.

Un plumet, compere, un plumet, un homme décoré, qui a une médaille.

COCO.

Diable; elle porte haut ses prétentions; mais que dites-vous, avec votre plumet ? Il n'y en a plus.

Mad. BRACHOUD.

Toujours de ceux-là; & pour vous mettre au fait, je vous dirai tout bonnement que c'est un charbonnier.

COCO.

Je ne l'aurois pas deviné à son nom. Et quoi, commere, vous consentiriez à l'union de Mademoiselle Javotte avec un homme noir comme le diable ! Ca ne peut pas aller avec l'état de votre fille; il lui gâteroit tout son linge.

Mad. BRACHOUD.

Ecoutez, M. Coco : mon dessein n'est pas de forcer l'inclination de ma fille, & je ne la donnerai qu'à celui qui lui conviendra.

Comme cependant je veux être certaine de ce que j'ai soupçonné jusqu'ici, je vais profiter de la circonstance qui s'offre pour juger de l'état de son cœur : ce sera vous servir indirectement. Je lui annoncerai votre pétition matrimoniale à l'encontre d'elle : si d'autres noeuds ne l'attachent point, en lui laissant entendre que vous me convenez, elle y donnera la main : au cas contraire, ajournement indéfini.

COCO.

Rien de plus naturel, & j'accepte le défi. Si la place est occupée, je me retire.

Mad. BRACHOUD.

Tope : mais, contez-nous donc ce que vous faites actuellement ; il y a plus de deux ans au moins que nous nous sommes vus. Il faut bien que je sache de quelle vacation est mon gendre futur.

COCO.

Très-volontiers. Vous m'avez connu marchand de tisane : je n'avois alors qu'un métier ; à présent j'en ai deux : à celui de limonadier ambulant, j'ai joint celui de garde-des-seaux.

Mad. BRACHOUD.

Vous avez-là une place qui doit bien vous donner de l'occupation dans ce moment-ci. Mais treve au badinage. Qu'entendez-vous par-là ?

COCO.

Que l'été, je désaltere mes concitoyens avec

de l'infusion de réglisse, & l'hiver, que je les pourvoie d'eau pure.

Mad. BRACHOUD.

Mais c'est le même état, compere ; il n'y a de différence que dans les vases.

COCO.

Toujours joviale, mere Brachoud.

Mad. BRACHOUD.

Pas tant que feue Madame Coco : c'étoit une fine matoise.

COCO.

C'étoit une bien digne femme, bien avenante : aussi du temps qu'elle avoit sa boutique place de l'Hôtel-de-Ville, ou place Vendôme, elle ne désemplissoit pas ; ça s'entendoit au commerce.

Air : *Faut attendre avec patience.*

Vous ressouvenez-vous, commere,
De ses grâces, de son maintien ?
Combien noble étoit sa maniere
Pour attirer le citoyen ?
Quelle voix douce & quel organe,
Quand elle crioit, V'là le coco !
Chacun vouloit de sa tisane,
Et s'en abreuvoit à gogo.

Mad. BRACHOUD.

Je suis bien loin de refuser à votre défunte ses bonnes qualités ; mais elle avoit aussi ses défauts : elle étoit un peu fiere & grande bavarde.

COCO.

Je vois bien, commere, que vous la trouviez un peu roide, n'eſt-ce pas ?

Mad. BRACHOUD.

Par exemple, compere, je ne vous ai jamais vu comme ça : toujours tout ſimple, tout uni, tout plat.

COCO.

Vous êtes bien honnête : vous la trouviez haute, parce qu'elle avoit un chapeau orné de plumes de coq & de perles fauſſes. Que voulez-vous ? il faut de la tournure à une femme publique : ça affriande le chaland, & ça la fait reſpecter en l'y faiſant honneur.

Mad. BRACHOUD.

Tudieu, quelle kirielle de juſtification ! Vous voilà comme mon mari, quand il avoit pris quelqu'un en amitié, ſoit pour ſon argent ou *gratis ;* il ne tariſſoit pas d'éloges ſur ſon compte, quoique ben ſûr qu'il mentoit. Mais pour en revenir à ma fille, qui par parentheſe ne revient pas vîte, ſi par haſard elle vous acceptoit, ce que je ne crois pas, qu'eſt-ce que vous lui apportez en l'épouſant ? Quoique je ne ſois pas intéreſſée, encore faut-il ſavoir.

COCO.

Comment donc ! c'eſt juſte, commere. J'ai

d'abord ce qui garnit ma chambre, les uſtenſiles de mes deux profeſſions, & un petit brin de viager.

Mad. BRACHOUD.

Ce n'eſt pas ce dernier article qui la tentera le plus; car enfin, vous mort, il n'y a plus rien, & ſi, par un miracle, vous alliez avoir des enfans?

COCO.

Qu'eſt-ce que cette plaiſanterie, par un miracle? Ne ſembleroit-il pas que je ſuis hors d'âge de me reproduire?

Mad. BRACHOUD.

Je ne dis pas cela poſitivement; mais briſons là deſſus. Vous m'avez fait toucher du bout du doigt vos moyens, je dois vous découvrir mes affaires; vous vous les imaginez certainement plus belles qu'elles ne ſont. J'ai vu le temps où le métier alloit bien, nous étions joliment montés en pratiques, du vivant de mon mari. Le croirez-vous, M. Coco? nous avons blanchi juſques à un prince & tout ſon monde; c'etoit une maiſon d'or: c'eſt ça qui nous a valu de l'argent; mais depuis que le pauvre défunt eſt mort, ça ne va plus; il y a bien autant de boues & de taches qu'auparavant; mais le ſavon eſt plus cher, & on ne paie plus la peine: & puis, faut en convenir, M. Brachoud étoit un homme comme on n'en voit plus; il avoit le fin du talent.

COCO.

On lui reprochoit pourtant de voir blanc ce qui étoit noir, & d'être souvent gris.

Mad. BRACHOUD.

Médisance, M. Coco, médisance; mais parlons de mon magot. Je vous dirai que j'avois placé tout notre petit saint-frusquin chez un grand aristocrate, malgré lui : c'étoit avec lui que Brachoud avoit plus gagné, & nous avions regardé comme une justice de placer nos fonds chez lui. Il vient de faire banqueroute ; le chien a tout grugé. J'avois ben encore quelques petits intérêts à la *bourse ;* ils ont perdu plus de moitié à la *baisse.*

COCO.

C'est plus son bien que je cherche que le vôtre, en vous la demandant, soit dit sans vous offenser; & si j'ai le bonheur d'être de son goût, je lui prouverai, quoique vous en disiez, que je suis encore citoyen actif.

Mad. BRACHOUD.

Je compte bien, de mon côté, que vous la trouverez de mise; mais chut ! la voilà ; y ne faut pas parler de sucreries en présence des gourmands.

SCENE

SCENE III.

JAVOTTE.

Bon jour ma mere ; bonjour M. Coco.

COCO.

Serviteur Mademoiſelle, *à part,* (comme elle eſt aimable.)

Mad. BRACHOUD.

Avez-vous été aſſez long-tems, peronnelle ?

COCO.

Allons commere, ne la grondez pas ; on l'aura fait attendre quelque part, ou elle aura rencontré quelqu'embarras, quelques voitures de moëlons ; ça vous bouche furieuſement le paſſage.

JAVOTTE.

Ah dame ! maman, ce n'eſt pas ma faute, ſi M. Parvenu eſt déménagé.

Mad. BRACHOUD.

Il ne demeure donc plus rue Tireboudin, au troiſieme, chez la fruitiere.

JAVOTTE.

Ah ! pardi, c'eſt bien changé ; il loge dans un grand Hôtel, à la chauſſée d'Antin, rue..., rue... ; attendez donc, je ne me rappelle plus : c'eſt un nom de Saint.

COCO.

C'eſt peut-être Mirabeau ?

Mad. BRACHOUD.

Mirabeau ! un nom de Saint ; il eſt bon là.

JAVOTTE.

Voilà qu'il me revient ; c'eſt S. Georges : mais ſavez-vous que M. Parvenu eſt brave comme le patron de ſa rue ; ſi vous voyez quelles belles chambres, quels grands domeſtiques, comme ils ſont bien habillés ; c'eſt magnifique. On m'a fait entrer ; il étoit à table, il vouloit abſolument me faire aſſeoir ; il m'a débité mille cajoleries, & s'eſt levé pour venir m'embraſſer ; & tout en me prenant les mains, il me diſoit :

Air : *Monſieur, votre ſervante.*

Un baiſer, ma petite,
Ça ne ſe refuſe pas.
Retirez-vous vîte,
Vous me tordez les bras.
Qu'eſt-ce qui vous agite,
Sans me répondre à ça....

Il me répétoit avec plus de feu, d'une voix entre-coupée, les yeux étincelans, & me preſſant contre lui, encore plus fort qu'avant.

Un baiſer, ma petite,
Ça ne ſe refuſe pas.

Mais je n'ai pas voulu l'écouter, & je me ſuis échappée.

C O C O.

La petite maſque, comme elle eſt eſpiégle!

Mad. B R A C H O U D.

Tu as bien fait; & t'a-t-il payé?

J A V O T T E.

Oui, maman; voilà ce qu'il m'a donné: il m'a chargé auſſi de vous dire, qu'il penſoit toujours à vous, & que vous pouviez compter ſur ſa protection.

Mad. B R A C H O U D.

Voyez donc ce vieux ſapajou rafiſtolé. Sa protection! ne croiroit-on pas qu'il eſt de la famille d'un émigré, lui que j'ai vu il y a trois ans?

C O C O.

Sans chemiſe, peut-être; vous n'aviez pas alors ſa pratique.

Mad. B R A C H O U D.

Si fait; mais autant auroit valu qu'il n'en eût pas: je ſais ben le mal qu'elle me donnoit; il falloit autant de ménagement que pour des manchettes de dentelle. Sa protection, ce gueux revêtu. A propos de ce, il faut que je vous raconte: il étoit alors écrivain ſous les Charniers. Il ne falloit pas alors lui reporter ſon linge: c'étoit une peine qu'il prenoit lui-même, ainſi que de l'apporter. Un jour il vient, j'allois ſortir; il jette ſon paquet

roulé, dans un coin. Mes affaires finies, je rentre : devinez ce que j'apperçois au milieu de ma chambre ?

COCO.

Je ne ſuis ni ſorcier ni aſtronome, moi.

Mad. BRACHOUD.

Eh bien ! je vois la chemiſe de mon protecteur, qui ſe promenoit : toute ſeule, d'abord la peur me ſaiſit ; je m'enhardis, j'approche, & je découvre une infinité de......

COCO.

Ah ! j'entends des membres de la ſociété fraternelle. Il a bonne grâce, ma foi, à faire le renchéri.

Mad. BRACHOUD.

C'eſt en parler plus qu'il ne vaut ! Et mademoiſelle Pirouette, l'as-tu trouvée ?

JAVOTTE.

Cette acteuſe dans les chœurs pour la danſe ? oui, ma mere.

Mad. BRACHOUD.

Et t'a-t-elle donné l'argent, à la fin ?

JAVOTTE.

De l'argent ! ah bien oui ; elle m'a fait des reproches, & voilà tout ce que j'en ai tiré. Si nous n'avions que des gens comme elle pour faire aller la maiſon, nous ne riſquerions rien de pendre nos dents au croc.

Mad. BRACHOUD.

Comment, des reproches ; & ſur quoi, s'il vous plaît ?

JAVOTTE.

Dame, elle ſe plaint de ce que vous lui rendez toujours ſes chemiſes élimées à un pied & demi de la nuque du col.

Mad. BRACHOUD.

Je l'aime vraiment, avec ses trous, la Princeſſe, comme ſi ça dépendoit de moi : c'eſt bien là l'ouvrage du battoir ; elle n'a qu'à ne pas tant ſe donner de mouvement. Comme ça vous met tout de ſuite ſur le corps ce que ça fait ; c'eſt comme leux batards qu'elles flanquent ſur le compte de leurs Milords, malgré qu'ils en ſoient bien innocens. Et quand doit-elle financer ?

JAVOTTE.

Elle m'a dit auſſi-tôt qu'elle auroit touché.

COCO.

Vous n'attendrez pas long-tems, mere Brachoud; car ces Demoiſelles touchent ſouvent.

Mad. BRACHOUD.

Taiſez-vous, malin, pas de mauvais propos devant les jeuneſſes. Quant à vous, Mademoiſelle Pirouette, vous pouvez chercher qui vous blanchira ; pour moi, me voilà

guérie de l'envie de vous entretenir en propreté (*à Javotte.*) Et ce pauvre M. Pituite ?

JAVOTTE.

Ah ! maman, je l'ai trouvé d'une colere épouvantable.

Mad. BRACHOUD.

Et contre qui donc mon enfant ?

JAVOTTE.

Contre les petits billets.

Mad. BRACHOUD.

Comment, contre les petits billets ; & pourquoi ?

JAVOTTE.

Ils ſont cauſe qu'il n'a pas pu me donner ſon linge.

Mad. BRACHOUD.

Je n'y entends rien. Explique-toi mieux.

JAVOTTE.

C'eſt cependant bien aiſé à entendre, il n'avoit pu encore ſe procurer des pieces de ſix liards pour ſon petit travail, la monnoie eſt ſi rare !

Mad. BRACHOUD.

Mais quel rapport a tout cela avec ſon paquet ?

JAVOTTE.

Vous ne me laissez pas achever aussi, il est dans l'usage, avant d'envoyer ses mouchoirs à la lessive, de .....

Mad. BRACHOUD.

Ah! fi, c'en est assez, fais-nous grâce des détails; j'ai entendu parler de ce procédé-là.

COCO.

Comment diable, mais c'est un économiste que ce M. Pituite.

Mad. BRACHOUD.

Et qui ira le prendre, car il ne peut plus marcher, le cher homme, depuis qu'il a perdu les deux jambes, par un boulet de canon, dans une bataille.

JAVOTTE.

M. Leblanc, que j'ai rencontré, lui a promis de s'en charger.

Mad. BRACHOUD.

Et tu n'en es pas fâchée?

JAVOTTE *baisse les yeux & ne répond rien.*

COCO, (*à part*).

Voilà une pudeur qui n'est pas de bon augure pour moi.

Mad. BRACHOUD.

Qu'est-ce que je vous disois?

COCO.

Commere, mettez donc ſur le tapis ma petite affaire.

Mad. BRACHOUD.

Laiſſez, laiſſez, je vais lui communiquer vos projets ſur elle ; je feindrai de vous approuver, je lui aſſurerai même que j'entends qu'elle vous accepte pour mari ; il faudra bien qu'elle s'explique ; mais je vous promets que cette union n'aura lieu qu'autant qu'elle le voudra, & que c'eſt un eſſai de ſon cœur que je vais tenter. Comme il ne faut pas que vous ſoyez préſent, retirez-vous.

COCO.

Bien imaginé. Je me rebute ſi peu que je reviendrai bientôt avec un Notaire. Adieu veuve Chabroud ; adieu belle Javotte.

SCENE IV.

Mad. BRACHOUD.

Approchez-vous Javotte. Vous commencez à être d'un âge où l'on doit s'occuper du ſoin de vous pourvoir ; M. Coco, Marchand de tiſane, ancien ami de votre pere, & ſon amitié n'étoit pas ſuſpecte ; tout le monde a connu ſon antipathie pour l'eau ; M. Coco, homme connu, qui a déjà fait un grand chemin, & qui eſt encore à même de s'élever plus haut, homme rangé, à ſon aiſe, déſire vous obte-

nir en mariage; ſon parti m'a paru convenable, & j'ai promis que vous ne le refuſeriez pas.

JAVOTTE.

Quoi! chere maman, vous pourriez, ſans égard pour la diſproportion des âges, exiger de moi que je devienne la femme d'un homme laid, podagre, maigre, d'un ſquelette hideux?

Mad. BRACHOUD.

Vous voyez fort mal, Mademoiſelle, il a du bien, & vous convient. Ignorez-vous ce que vous refuſez? ſentez-vous combien ſon choix doit vous flatter? combien vous allez devenir grande dame en prenant le nom de Madame Coco? que M. Coco a eu un frere Bailli de Pariſis, & qui vient de mourir Maire du même lieu? Plus de remontrances. Je l'ai dit, je le veux. Préparez-vous à le bien recevoir; il va revenir avec le Notaire qui doit faire votre contrat.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

JAVOTTE.

Daignez au moins m'écouter un moment. Que je ſuis malheureuſe! elle s'en va ſans vouloir m'entendre à l'inſtant où j'allois *m'ouvrir* à elle, lui confier mon attachement pour Leblanc; quand il ſaura ce contre-tems affreux, quel déſeſpoir; auſſi, d'où vient a-t-il tardé

jusquà ce jour, à faire connoître son amour pour moi à maman, elle lui auroit peut-être accordée ma main, & il faut que ce grand flandrin de M. Coco se mette en tête de convoiter mes foibles charmes : & je serois sa femme ! oh ! non, jamais !

Air : *Je voudrois bien vous obéir.*

Je voudrois bien vous obéir,
Maman, cela n'est pas possible ;
Leblanc est fidéle & sensible,
Lui seul peut combler mon désir ;
Oui, oui,
Lui seul fait tout mon désir.

(*On frappe.*)

Mais il ne vient pas. Qui est-là ?

SCENE VI.

LE COMMISSIONNAIRE.

Pardine, c'est moi.

JAVOTTE.

Mais encore, qui, vous ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Ouvrez, c'est un Commissionnaire qui est chargé d'un paquet & d'une lettre pour Madame Brachoud, Blanchisseuse, rue de la Soude, de la part de M. le Chevalier de Grouffignac. N'est-ce pas ici ? (*Elle ouvre.*)

JAVOTTE.

Que lui voulez-vous? elle eſt ſortie.

LE COMMISSIONNAIRE.

Il faut que je lui parle à elle-même, c'eſt quelque choſe d'important & de preſſé.

JAVOTTE.

En ce cas, reſtez, elle ne tardera pas à rentrer.

(Le Commiſſionnaire s'aſſied ſur un tas de linge ſale, caſſe des noix & les mange.)

SCENE VII.

(On frappe.)

LEBLANC.

Javotte, ouvre, c'eſt moi. Ta mere eſt abſente.

(Il poſe le paquet de M. Pituite.)

JAVOTTE.

Oui. Tu ne connois pas tous nos malheurs, pauvre Leblanc! ma mere.....

LEBLANC.

Eh bien?

JAVOTTE.

Veut me marier à M. Coco. Elle vient de me l'annoncer, & de plus elle veut que le contrat ſoit ſigné aujourd'hui.

LEBLANC.

Quoi! ce vieux Marchand de tiſane que tout Paris connoît, qui a des beſicles.

JAVOTTE.

Lui-même.

LEBLANC.

Et aujourd'hui! mais jamais on n'a marié ſi vîte que cela : & tu ne lui a pas dit.......

JAVOTTE.

Elle ne m'en a pas laiſſé le tems.

LEBLANC.

Quel coup! & ce roquantin de Coco avec ſa face couleur de la boiſſon qu'il vend, oſe t'épouſer ſans ſavoir ſi tu l'aimes, & t'avoir demandé ton aveu? Il faut qu'il ſoit bien hardi.

Air : *Dodo, l'enfant do.*

Quoi, ce grand vilain nazillard
T'épouſeroit, chere Javotte!
Et ta mere, à ce vieux paillard,
Te donneroit! Elle radote.
Je me charge de lui parler,
Et le forcer à s'en aller.
Je ſais un moyen,
Qui me réuſſira bien.

Raſſure-toi, ma Javotte, ce mariage ne ſe fera pas, c'eſt moi qui te le certifie, & ſi je ne puis réuſſir dans le projet que j'ai conçu, au moins j'aurai le plaiſir d'envoyer M. Coco faire une petite promenade dans le magaſin

où il ſe fournit; mais quel eſt ce petit bonhomme? j'étois ſi préoccupé de la mauvaiſe nouvelle que tu m'as annoncée, qu'à peine l'avois-je entrevu.

JAVOTTE.

C'eſt un Commiſſionnaire qui vient apporter un paquet à ma mere, avec une lettre; il ne veut les remettre qu'à elle.

LEBLANC.

Sa préſence nous gêne, il faut nous en débarraſſer. Laiſſe-moi faire.

(*Au Commiſſionnaire.*)

Dites-donc, mon ami, qui vous envoie?

LE COMMISSIONNAIRE.

Je l'ai déjà dit; M. de Grouſſignac.

LEBLANC.

Et pourquoi?

LE COMMISSIONNAIRE.

Remettre ce paquet & cet écrit à Madame Brachoud.

LEBLANC.

Et où ſont-ils.

LE COMMISSIONNAIRE.

Les voici. (*Les tirant de ſes poches.*)

LEBLANC.

Vous pouvez me les donner : voilà sa fille ; & je suis son gendre.

JAVOTTE. (*à part.*)

Pas encore, hélas!

LE COMMISSIONNAIRE.

Oh! que nenni : c'est à elle-même, & pis il y a une réponse.

LEBLANC.

Donnez, donnez; c'est la même chose ; nous la ferons.

(*Il ouvre la lettre & lit*).

« Incomparable, excellente ouvriere, veuve du plus grand Blanchisseur que la terre ait porté, je vous envoie un paquet, composé d'une chemise faite à la mode de mon pays, & sa cravatte y jointe; plus, une paire de bout de manches, le tout renfermé dans un chausson, que je vous prie de me blanchir tout de suite, faire secher, repasser & me renvoyer par le même Commissionnaire, attendu qu'ayant été volé de toute ma garde-robe, je n'ai plus que cela, & que je suis obligé de garder le lit en attendant. Vous voudrez bien payer le petit bonhomme, porteur de la présente & du paquet, & mettre cet objet sur votre mémoire que j'acquitterai aussitôt que le Navire que j'attends des Grandes-

Indes, dont la cargaiſon m'appartient, ſera arrivé, ou que j'aurai reçu de mon Banquier. Je vous baiſe mille & mille fois les mains, délicieuſe veuve ».

Le Chevalier de Grouffignac.

(*à Javotte.*)

Ta mere ſe ſeroit bien paſſé de la préférence; mais voyons le paquet.

(*Il contient une chemiſe ſans devant, ſans dos, ſans manches, compoſée ſimplement de ce qui garnit la poitrine, venant en s'étréciſſant comme à un buſte, la cravatte & le jabot rattachés avec du fil, une petite paire de bout de manches, le tout enveloppé dans un chauſſon.*)

(*Pendant le tems que Leblanc examine ce qu'il contient, le Commiſſionnaire dit :*

Prenez garde de rien gâter.

(*L'examen fait :*)

LEBLANC *dit en rendant le paquet ;*

Tiens, tu peux aller dire à ton M. de Grouffignac que madame Brachoud le remercie de ſon attention, qu'elle ne ſe ſent pas aſſez de talent pour le ſatisfaire.

LE COMMISSIONNAIRE.

Et qui me payera ma commiſſion ?

LEBLANC.

Celui qui t'a envoyé.

LE COMMISSIONNAIRE.

Je ne m'arrange pas de ça.

LEBLANC.

Tu fais bien le raisonneur.

LE COMMISSIONNAIRE.

J'avois cependant compté là-dessus.

LEBLANC.

Pour te prouver que tu comptois mal, je dois t'avertir que si tu ne décampe d'ici tout-à-l'heure, je vais te payer avec une piece dont tu n'aura pas la monnoie à me rendre.

(*En disant cela, il prend un manche à balai.*)

Le Commissionnaire fuit en criant.

LE COMMISSIONNAIRE.

Vilain traître, je vais me plaindre à la Section.

LEBLANC.

Il semble que tout se réunit pour nous contrarier. Heureusement, le voilà parti.

Rassure-toi, ma chere Javotte, ta mere m'estime, elle t'aime; je la prierai tant, tant, qu'elle aura pitié de nous. Sans savoir ce que M. Coco possede, je crois en avoir autant que lui, je suis jeune & je te plais. Il me vient une bonne idée : mon oncle connoît la mere Brachoud, je l'engagerai à venir demander ta main pour moi. Banissons toute inquiétude, [mais même en réussissant, une appréhension me tourmente ; nos états, tu ne l'ignore pas, sont incompatibles, tu voudras peut-être conserver le tien.

JAVOTTE.

JAVOTTE.

Tu me connois bien mal, cher Leblanc; que me coûtera le ſacrifice de mon état, quand je t'ai fait celui de mon cœur; je n'en aurai pas le mérite, je l'avoue; car il me déplait infiniment : être aſſujettie toute la ſemaine à nettoyer toute ſorte d'ordures, laver du linge de toutes les couleurs.

LEBLANC.

C'eſt vrai, décraſſer des ſerviettes qui.... Encore ſi on ne blanchiſſoit que du linge de table.

JAVOTTE.

Oh! j'en ſuis bien laſſe.

LE BLANC.

Je ſuis charmé de te trouver dans des diſpoſitions auſſi favorables : ſur-tout ne va pas fléchir, je vais de ce pas trouver mon oncle, car le tems preſſe : ſois tranquille, notre affaire eſt dans le ſac.

Air : *Amour, Amour, acheve ton ouvrage.*

Amour, amour, protege ton ouvrage;
A la maman ouvre les yeux :
Rends-la traitable, aimante & ſage,
Et fais qu'elle approuve nos feux.

Mais comme elle pourroit revenir, je m'eſquive, & te reverrai bientôt.

SCENE VIII.

JAVOTTE *seule.*

C'eſt un bien honnête garçon que ce M. Le Blanc, ça ne vous épouſe pas les filles malgré elles : ſi M. Coco vouloit mettre de l'eau dans ſon vin...., cela coûteroit ſi peu.

AIR : *On dit que dans le mariage.*

(du Souterrein.)

Maudite ſoit la manie,
Qui ſouvent poſſede un barbon,
Sur le déclin de ſa vie,
De s'unir à jeune tendron ;
Hélas ! je n'y comprends rien :
Dame, dame ça n'eſt pas bien.
Pourquoi donc être auſſi ſévere ;
Ah ! c'eſt bien mal, (*bis*)
C'eſt bien mal ma mere.

Mais je crois l'entendre, juſtement.

SCENE IX.

JAVOTTE, Madame BRACHOUD.

Madame BRACHOUD *parlant ſeule.*

(*Cependant aſſez haut pour être entendue.*)

M. Cédule étoit ſorti ; mais on doit l'envoyer auſſi-tôt qu'il ſera de retour... M. Coco eſt allé chercher ſes papiers. (*Plus bas.*)

Je ſouffre vraiment pour Javotte d'une auſſi rude épreuve. (*à Javotte.*)

N'eſt-il venu perſonne ?

JAVOTTE.

Vous me pardonnerez.

Mad. BRACHOUD.

Et qui ?

JAVOTTE.

M. Leblanc qui a apporté le paquet de M. Pituite, & un petit commiſſionnaire de la part d'un M. de Grouſſignac : il doit revenir.

Mad. BRACHOUD.

Bon. Eh bien, Mademoiſelle, avez-vous fait vos réflexions ?

JAVOTTE.

Ce feroit bien inutile, ſi vous perſiſtez à vouloir que je m'encocotiſe.

Mad. BRACHOUD.

Si je le veux ; c'eſt pour votre bien, & vous vous feriez plus de tort qu'à moi de peine, ſi vous refuſiez cet homme célebre... Jour de Dieu ! n'allez pas le rebuter, car vous auriez à faire à moi.

JAVOTTE.

Je ſais trop toute l'obéiſſance que je vous dois ; mais avez-vous oublié tout l'attachement que vous me portez, & ne ſentez-vous pas combien des nœuds auſſi mal aſſortis me rendroient malheureuſe ?

Mad. BRACHOUD.

Jarni, Mademoiselle, comme vous dégoisez ça : vous parlez comme un livre; & qui vous en a tant appris? . . . M. Leblanc, sans doute. . . . Ah ! je commence à lire dans votre façon de penser. Vous ne refusez avec tant d'opiniâtreté M. Coco, que parce que vous en aimez un autre ; & que cet autre est M. Le Blanc.

JAVOTTE.

Rien n'est plus vrai, vous venez de le nommer; oui, M. Leblanc a trouvé le chemin de mon cœur, & je ne puis vivre qu'avec lui. . . . Si vous aviez la bonté d'y consentir.

Mad. BRACHOUD.

Voilà donc le grand mot lâché; . . . . mais êtes-vous bien certaine qu'il vous aime?

JAVOTTE.

Ah, oui, & dans ce moment même, il est allé chez un de ses oncles que vous connoissez, pour le prier de venir vous demander que vous nous mariez ensemble.

Mad. BRACHOUD.

Allons, s'il est ainsi, je cede à vos instances; mais n'oubliez jamais que vous le voulez; & s'il vous arrivoit d'avoir à vous en repentir, ne vous en prenez qu'à vous.

JAVOTTE.

Ah ! jamais, jamais.

Mad. CHABROUD.

A la bonne heure, je verrai à retirer la parole que j'ai donnée à M. Coco. (*à part*) Je n'aurai pas grande peine.

SCENE X.

(*On sonne.*)

Mad. BRACHOUD.

Voyez qui c'eſt, Javotte.

Eh ! c'eſt M. Leblanc.

(*En prenant un air ſérieux.*)

Qui vous amene ici Monſieur ?

LEBLANC.

Oh ! Madame, pardonnez ma témérité : l'excès de mon amour pour votre fille fait mon excuſe ; depuis long-tems je l'adore, je crois avoir le bonheur de ne pas lui être indifférent ; j'étois allé chez un de mes parents ; pour l'engager à venir vous trouver, vous décider à retirer la promeſſe que vous avez faite à M. Coco, & faire tourner à mon profit vos bonnes intentions ; je ne l'ai pas rencontré ; je ſavois que le mariage de votre fille devoit ſe conclure dans la journée ; les momens preſſoient ; j'ai pris la liberté de me préſenter moi-même, & je viens vous demander Javotte, ou la mort.

Mad. BRACHOUD.

Il n'eſt pas certain mon cher Leblanc, que la privation de l'une vous donneroit l'autre, mais je vais vous raſſurer : effectivement, M. Coco m'avoit preſſé de lui accorder ma fille, malgré mes obſervations ſur la diſproportion de leurs âges, il avoit inſiſté, & je n'y avois conſenti, qu'à condition qu'il parviendroit à obtenir ſon conſentement, & ſi j'ai eu l'air de favoriſer ſes folles prétentions, c'étoit que j'étois bien aiſe d'étudier une intrigue que je ſoupçonnois entre vous : actuellement que je ſuis convaincue de votre mutuelle affection, je me fais un devoir de reſſerrer par les liens de l'hymen, ceux que l'amour avoit formé, & je vous unis de tout mon cœur.

JAVOTTE ET LEBLANC.

Ah Maman !
Ah Madame !

JAVOTTE.

Et comment allez-vous vous y prendre, pour annoncer cette triſte antienne à M. Coco ?

Mad. BRACHOUD.

Cela ne m'inquiete pas, ça ne ſera pas long, car le voici.

SCENE XI & derniere.

Les Acteurs précédens. M. COCO ET UN NOTAIRE.

COCO *ayant des papiers à sa main.*

Voilà M. Cédule que je vous amene. Mademoiselle Javotte a sans doute accepté ma proposition : le contrat est tout dressé, il n'y a plus qu'à signer.

LEBLANC.

C'est sans doute son extrait baptistaire que monsieur apporte ?

COCO.

Cela ne vous regarde pas.

Mad. BRACHOUD.

Rien n'est plus naturel, compere, & c'est bien mon intention ; il y aura cependant un petit changement à y faire.

COCO.

Que voulez-vous dire ?

Mad. BRACHOUD.

Oh ! rien, une bagatelle, les noms du futur.

COCO.

Vous plaisantez sûrement ?

Mad. BRACHOUD.

Non, en vérité.

COCO.

Seroit-il bien poſſible que mademoiſelle Javotte, au mépris de vos ordres....

Mad. BRACHOUD.

L'amitié ne ſe commande pas, monſieur Coco, vous ſavez bien que je ne vous ai promis Javotte, qu'autant que vous ſeriez de ſon goût. Il en eſt autrement, & je me reprocherois toute la vie de l'avoir mariée contre ſon gré; elle a fait un autre choix qui lui convient mieux. Et à vous parler franchement, à moi auſſi; & monſieur que vous voyez, vous a coupé l'herbe ſous le pied.

COCO.

Diable! ceci change bien la theſe. J'avois cependant fait de bien belles ſpéculations.

JAVOTTE.

Ne m'en voulez pas, monſieur, de vous avoir refuſé. Et apprenez que quand on veut la main d'une fille, ſon conſentement eſt pour le moins auſſi néceſſaire que celui de ſa mere, s'il ne l'eſt pas davantage.

COCO.

Vous avez raiſon, mademoiſelle, vous m'ouvrez les yeux.

M. CÉDULE.

C'eſt un ſervice qu'elle lui rend.

COCO.

Je me blâme de ma folie & de ma précipitation ; mais ſi je n'ai pu contribuer à votre félicité, comme époux, trouvez bon que ce ſoit comme beau-pere. Qu'en penſez-vous, bonne maman ?

Mad. BRACHOUD.

Pardieu, vous avez fiérement la rage du *conjungo*, & vous êtes bien preſte ; à nos âges, compere, un engagement auſſi ſérieux doit être précédé de bien des méditations.

COCO.

Oh ! ſi on réfléchiſſoit trop là-deſſus, on ne ſe marieroit jamais.

M. CÉDULE.

Ce ne ſeroit pas notre compte (*haut*).

Mad. BRACHOUD.

Mais on dira par-tout que c'eſt un mariage de bricole.

COCO.

Qu'importe ſi dans les parties que je vous propoſe de lier avec moi, toutes mes pertes tournent à votre profit.

M. CÉDULE.

Et qu'il ne vous donne pas de coups-de-bas. Allons, mere Brachoud, laiſſez-vous aller. Craignez-vous donc de porter

ſon nom ; il eſt très-joli : d'ailleurs, lorſque vous ſerez marié, il n'y aura qu'une voyelle à y changer ; en cas d'accident, c'eſt toujours commode.

JAVOTTE.

Mais, monſieur l'a déjà été.

M. CÉDULE.

Ah ! je n'en ſavois rien.

Mad. BRACHOUD.

Je me rends : nous allons faire, comme on dit, d'une pierre deux coups.

COCO.

Je tâcherai de vous faire voir plus d'un ricochet. (*à M. Leblanc*) Sans rancune au moins, monſieur Leblanc.

LEBLANC.

Moi, je n'ai pas plus de fiel qu'un ciron.

M. CÉDULE.

Ravi meſſieurs & dames de voir le tout ſe paſſer à l'amiable, & mes honoraires ſe doubler. J'ai juſtement apporté ſur moi une autre feuille de papier, & je pourrai, ſans déſemparer, rédiger ſur-le-champ le ſecond contrat.

VAUDEVILLE.

Air du Vaudeville de *Figaro.*

LEBLANC.

Par-tout on dit qu'il faut battre
Le fer, tandis qu'il eſt chaud.

JAVOTTE.

Et les plis du linge abattre,
Pour qu'il n'en prenne de faux.

LEBLANC.

Je vais frapper comme quatre.

JAVOTTE.

Moi repaſſer comme il faut.

TOUS DEUX.

Le fer ſera toujours chaud.

M. COCO.

Moi, mes ſeaux ſommes l'emblême
D'un certain Gouvernement;
J'ai toujours un ſoin extrême,
Qu'ils ſoient pleins également;
Car le poids n'étant le même,
Alors, l'un d'eux fait capot,
Et ça va mal pour Coco.

M. CÉDULE.

Jeu de billard, de tendreſſe,
Ont entre'eux bien des rapports;
Tous deux veulent de l'adreſſe,
Coup-d'œil juſte & bons reſſorts;
Cependant, je le confeſſe,
Ils different en un point,
L'un fait courber, l'autre point.

Mad. BRACHOUD.

Si cette farce grivoiſe
Vous paroît d'un mauvais ton,
N'allez pas nous chercher noiſe,
Ni nous donner un ſavon;
Mais ſi d'humeur plus courtoiſe,
Vous l'accueillez, notre eſpoir
Eſt dans le coup de battoir.